

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 13 - Le 11 mars 2021

Georges C.

21 mai 1871 - 15 juin 1871

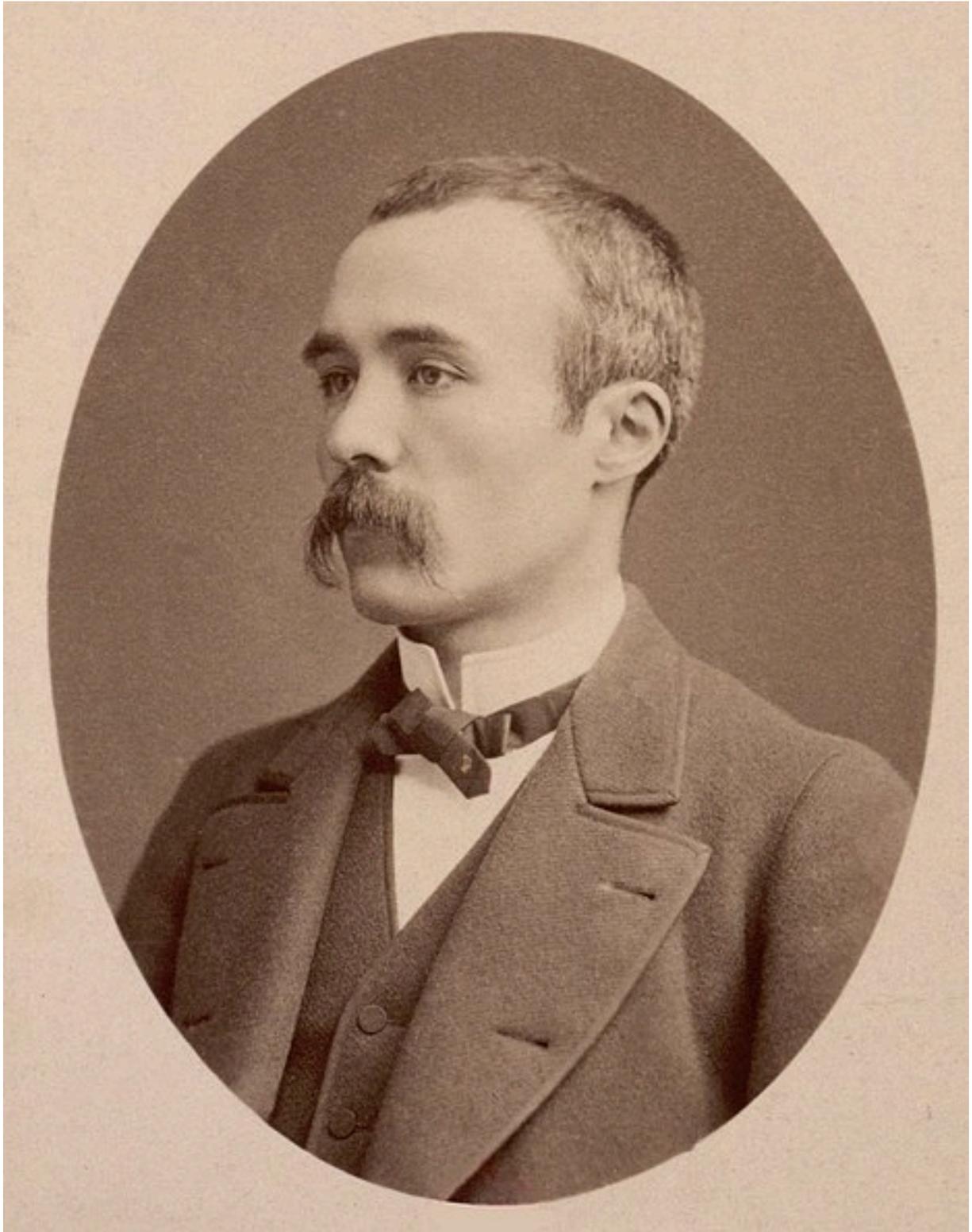
Notre amie Florence Regourd a de bonnes raisons de s'intéresser au Maire de Montmartre : le fait d'avoir été professeure au Lycée Clemenceau, d'être une historienne de *la Vendée ouvrière* où elle préside le CDHMOT mais aussi qu'il y a 150 ans, au printemps 1871, Paris et les contrées voisines furent bouleversées par les suites de la défaite de 1870 : le siège de la capitale, la Commune, la *Semaine sanglante* et la répression.

Florence nous conte ici trois semaines de notre Vendéen, en extrait de son ouvrage *La Pointe aux herbes*, 2020.

Merci à elle qui a déjà donné au *Tigre déconfiné* un article sur les frères sculpteurs Jan et Joël Martel.

J.-L. L.

Responsable de publication : J.-L. Liters
Adresse e-mail : jeanlouis.liters@gmail.com



Georges Clemenceau
Photo de Nadar

GEORGES C.
1841 (21 mai 1871-15 juin 1871) 1929

Dans la vie de chaque être humain, il est des temps de vide, comme des trous noirs. Pour certains, cela ne dure guère. Quelques fragments de secondes pour cet avocat qui, interrompant sa plaidoirie, cherche ses mots. Ou le professeur qui, au milieu de sa démonstration, semble perdu. Mais qui s'en aperçoit ? à part eux pour qui ce temps semble durer une éternité. Pour d'autres, un évènement soudain vient interrompre l'action et vous contraint à mettre entre parenthèses vos projets. Les uns choisissent ce temps de vacance, cette vacuité ; d'autres la subissent.

Georges C. se trouvait entre les deux cas.

Depuis son échec, le 18 mars, dans sa volonté de médiation avec la *Garde nationale*, le maire de Montmartre s'interrogeait. Ceint de l'écharpe tricolore, il avait voulu s'interposer face à la foule hostile aux généraux Lecomte et Thomas. Avec Louise Michel, il ne put empêcher l'exécution. Bouleversé par la violence installée déjà de part et d'autre, entre le gouvernement de Thiers et le peuple parisien lassé des privations du siège et hostile à la paix concoctée avec la Prusse, il se tint à l'écart de la proclamation de la Commune.

Il restait, depuis août 1870, le médecin attentif à la santé des habitants dans son dispensaire du XVIII^{ème} mais désenchanté par les prémices de cette guerre civile. Début avril, il participait à la *Ligue d'Union républicaine des Droits de Paris*, tentant malgré tout, d'intervenir entre Thiers et la Commune. Il avait échoué aux municipales fin mars, démissionné de ses mandats de conseiller municipal et de député républicain radical. Ce nouvel échec sonna l'heure de l'exil. Il quitta Paris vers le 10 mai pour rejoindre le congrès des municipalités à Bordeaux, malgré l'interdiction. Quand il voulut revenir, le 22 mai, les Versaillais pénétraient dans la capitale. « *Les Prussiens, d'accord avec les Versaillais, empêchaient de rester dans la ville ou d'y rentrer. Toutes les avenues conduisant aux portes étaient barricadées* ».

La *Semaine sanglante* commençait.

Pris entre sa volonté de respecter l'ordre républicain et son empathie pour le peuple insurgé de Paris, surveillé par la police, il se réfugia littéralement en Vendée.

Georges C. avait rejoint la Vendée où son épouse, Mary, vivait au logis de ses beaux-parents à l'Aubraie sur Féole, La Réorthe, avec sa première fille, Madeleine, née en juin 1870. Il décrivait ainsi cette propriété : « *Dans le quadrilatère de ses douves boueuses, le château blafard parmi les nuées, dresse l'inexpressive façade de ses trois étages à fenêtres à croisillons, lugubrement noires* ».

Le château de l'Aubraie l'accueillit donc.

Il renouait ainsi avec son enfance et loin des affres de la répression parisienne, il s'adonna, comme à son habitude en ces lieux, à la chasse, l'équitation et l'escrime.

Il poussait de temps en temps jusqu'au Colombier de Mouchamps que son père affectionnait. On peut imaginer facilement les conversations du moment entre ces deux républicains, inquiets des événements parisiens et de la surveillance dont Georges était l'objet. On redoutait, disaient les rapports adressés au préfet, « *ses idées politiques très avancées* ».

À cheval, il parcourait la trouée de Saint-Mars-la-Réorthe, traversant les paysages du haut bocage, passant les haies vives plantées de têtards tordus, s'arrêtant chez quelque fermier qu'il décrira beaucoup plus tard dans ses *Figures de Vendée*. Ou, longeant les rives escarpées du Lay, il venait avec délectation humer l'air. « *Des bois, des ronces, des genêts, des ajoncs, sur des pentes rocheuses dominant les lentes sinuosités de l'eau qui, de moulin en moulin, serpente dans les aunes entre deux bandes de prairies mouillées. Partout des haies coupent la verdure, assombrie de grands chênes* ». Il appréciait l'atmosphère boisée, les couleurs du temps qu'il décrivait à Monet. Ils avaient fait connaissance au temps de leur jeunesse. « *Ma joie était de courir, de boire le ciel, le vent, la pluie, le soleil, de m'enivrer des senteurs de l'herbe, de m'émerveiller aux spectacles de la terre* ».

À la chasse, il courait rarement le chevreuil et plus souvent le faisan et les perdreaux avec ses chiens. Il avait même chassé la caille à l'appeau ! « *Un tumulte de grives, la surprise du lièvre ou du lapin, une caille attardée, une compagnie de perdrix rouges s'envolant bruyamment l'une après l'autre, pour se disperser dans les ronces ou les grands choux fourragers c'est la chasse du pays* ». Bien loin des troubles sur lesquels, en cette fin du mois de mai, il essayait d'en savoir davantage. Mais la presse était évidemment à charge, décrivant les pétroleuses et les barricades mettant Paris à feu et à sang. Georges rencontra Édouard Grimaux, revenu un temps à Sainte-Hermine. Ils entamaient une amitié respectueuse. Il avait cependant l'impression d'avoir déserté Paris.



Georges Clemenceau
vers 1871
photo de Etienne Carjat

Qu'était donc devenue Louise Michel, la vaillante institutrice ? Au long de ses promenades, il aperçut au hasard des chemins creux, « *quelques femmes aux bras nus mordorés, à la tignasse ébouriffée sous le battement d'ailes de la coiffe blanche, passant, jupon court, faisant claquer leurs sabots sur la pierre* ». Et dans les grands pâtis herbeux ou sur l'étroit routin, affairés à toucher les bœufs roux, les paysans de Féole, fermiers ou métayers qui le saluaient avec déférence bien que nombre d'entre eux soient restés fidèles au souvenir des « *chouans égayés de Charette* », comme il disait, davantage qu'aux Républicains qu'étaient depuis plusieurs générations les C.

D'autant que Georges évitait soigneusement de se signer au calvaire et encore davantage d'assister à la messe, le dimanche, au village où l'on s'émerveillait encore de la cloche rescapée de la Révolution !

Mais si le préfet s'était enquis de son séjour vendéen sans trop d'inquiétudes, de nouvelles rumeurs le soupçonnant de connivence avec la Commune arrivèrent jusqu'à lui. Venant directement de l'Intérieur, plusieurs télégrammes chiffrés demandaient au préfet de s'enquérir, avec discrétion, de « *la présence du sieur C..., ancien député de Paris... chez son père à une lieue de Sainte-Hermine où, évitant de sortir le jour, il aurait pu échapper à l'attention des autorités locales* ».

Comment ces informations, issues de lettres anonymes, lui parvinrent-elles ? Quelque relation dans les milieux préfectoraux ? Le plus étonnant est qu'il eut également connaissance de la réponse apportée par le sous-préfet de Fontenay-le-Comte : « *M. C... est bien dans sa famille à ou près Sainte-Hermine. Le milieu où il se trouve est si peu sympathique aux idées qu'il professe qu'on m'a assuré qu'il n'osait plus sortir de peur d'être hué. Sa présence dans sa famille n'est un mystère pour personne... Il ne cache pas, mais il se dérobe à des ovations parfaitement désagréables et peu sympathiques qui pourraient lui être décernées... Je crois qu'il s'est séparé de la Commune et qu'il n'a pas pris part aux monstruosité qu'elle a commises* ».

Il fallait demeurer discret. S'effacer.

Georges C. se résolut à partir pour Thann. Il y conservait de solides amitiés dans la famille d'Auguste Scheurer-Kestner. Certes, le souvenir de son dépit amoureux lui cuisait encore, Hortense Kestner l'avait éconduit pour épouser Floquet, mais il pouvait compter sur son ami. Ce dernier avait choisi la France. Ce protestant, libre-penseur, partageait avec C..., des valeurs de laïcité bien que le terme n'existât pas encore.

Leur amitié datait de leur jeunesse, lors des études parisiennes, de leur attachement aux idéaux révolutionnaires, ceux de 1792, et de l'opposition commune à l'Empire qui les avait menés tous deux en prison à Mazas, en 1862 pour Scheurer, avant Sainte-Pélagie, et pour « *son camarade* » Georges. Tous deux y avaient fait la connaissance de Blanqui et retenu sa devise « *Ne jamais plier* ». Tous deux avaient siégé à l'Assemblée nationale, Scheurer comme représentant du Haut-Rhin, et tous deux avaient démissionné, opposés aux conditions de paix. Avec Gambetta et Victor Hugo, tous deux soutinrent l'émouvante protestation proclamant à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française.

Tous deux foncièrement républicains, ils n'avaient cependant pas la même conception de la politique que l'un abordait avec philanthropie dans l'ombre, l'autre dans la lumière avec pragmatisme. Georges avait, à ce propos, dit à Auguste : « *La politique me fait l'effet d'un immense cabestan auquel sont attelés un grand nombre d'hommes pour soulever une mouche* ». Mais l'un s'y jetait, quelquefois avec cynisme, l'autre avec un humanisme imprégné d'esprit phalanstérien.

À ce moment précis du début juin 1871, dans l'effroi de la répression de la Commune, « *des délires du sang* » et des incertitudes qui pesaient sur la République, ils doutaient tous les deux.

Dans la fin des années 1860, Georges, alors interne des hôpitaux, avait fait un voyage à Thann chez Scheurer-Kestner. Sa verve inépuisable, sa fougue et son esprit primesautier firent grande impression. Mais les liens noués avec la belle-sœur d'Auguste se soldèrent par une profonde humiliation sociale pour Georges. Il ne fut pas jugé digne d'entrer dans cette famille d'industriels de la grande bourgeoisie. Pourtant l'amitié avec Auguste Scheurer-Kestner resta intacte, elle s'était même réchauffée au fil des discussions scientifiques et élargie au cercle des relations de Scheurer. Tout cela justifiait son choix de le retrouver. Georges laissa femme et enfant en Vendée et se cacha à Thann quelques jours. Il vécut, avec Auguste et son frère Jules, les derniers jours de la France en Alsace. Les conversations furent passionnées. Les souvenirs du temps passé évoqués, les interrogations partagées sur l'avenir menacé, celui de Thann et du Haut-Rhin, celui de la société des industries chimiques que dirigeait toujours Auguste. Le tout ponctué de promenades à cheval dans la vallée de la Thur au pied des Hautes Vosges.

Georges C. quelque peu ressourcé et « rassuré » sur son propre sort décida de rentrer à Paris, le 15 juin 1871.

Il partagea désormais sa vie entre la capitale, reprenant son dispensaire de Montmartre où l'on n'oubliait pas son dévouement, et l'Aubraie, où femme et enfants continuaient à vivre dans la propriété familiale. Mais la politique ne l'abandonnait pas. Dès juillet 1871, il fut élu conseiller municipal de Paris, modeste tremplin pour une carrière future.

Le sort de ceux qu'il a côtoyés dans la Commune le hante, autant que la souffrance de ses échecs de mars 1871 et la culpabilité qu'il continue à ressentir. Loin de se tenir au silence, il se lance farouchement, avec Victor Hugo et bien d'autres, dans la campagne pour l'amnistie des Communards.

Il sera au pied du wagon, gare Saint-Lazare, au retour de Louise Michel le 9 novembre 1880.

Il suivra son cercueil à Paris le 22 janvier 1905.

Mais il s'empressera ensuite de tourner cette page...

Florence REGOURD

Extrait du 5^{ème} recueil de petits poèmes et nouvelles, *La Pointe aux herbes*, 2020

LA POINTE AUX HERBES
Et autres menteries vraies

Petits poèmes et Nouvelles



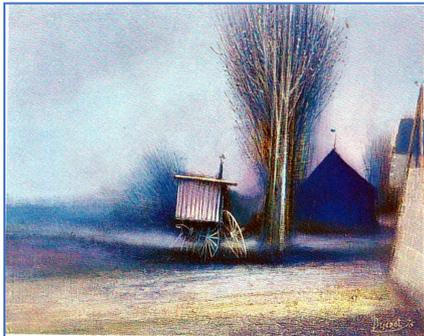
Henry-Pierre Troussicot, aquarelle, La pointe aux herbes

Florence Regourd

Petits Poèmes
Échouage
La face cachée
Hommage à Prévert
Bords de Loire
Palimpseste
Quatrain du 14 février
Fabliau, Couleurs du temps perdu
Au choix
Ophélie des marais
L'aube bohémienne
Au jardin

Nouvelles
La Pointe aux herbes
Le Pistolet du comte Georges C.
Le regardeur
Hommage à Pierre Soulages
Coulées de Loire
Hommage à Olivier Debré
Anthropométries. Nuits bleues.
Hommage à Yves Klein
Le faussaire
La baraque de Routaboul

Roger Ducrot, L'aube bohémienne, huile sur toile, 1976



Des bords de Loire à la Vendée, de la Touraine à l'Aveyron, des cluses du Jura jusqu'aux Vosges, petits poèmes à la manière des *haïkus* et nouvelles colorées se succèdent dans ce recueil, marqué par la touche des peintres de *l'aube bohémienne* aux *nuits bleues*, brossé sous le glaciais de l'Histoire.



Après ...
Itinérances,
Le clôt des Cavales,
Éphémère fulgurance,
La porte de la ruelle...
Voici le 5^{ème} recueil de
Petits Poèmes et Nouvelles
de l'historienne Florence Regourd.

Prix: 10 €